



Konstellations

Les sophistes crucifiants

Par Marie-Hélène Charron-Cabana

Fichier : 0601.02.pdf

Marie-Hélène Charron-Cabana ©

mariehelenecabana@yahoo.ca

« Ne dis rien, tais-toi. D'ailleurs, que pourrais-tu dire ? Je ne le sais que trop. Tu n'as pas le droit d'ajouter un mot à ce que tu as dit jadis. Pourquoi es-tu venu nous déranger ? Car tu nous déranges, tu le sais bien. Mais sais-tu ce qui arrivera demain ? J'ignore qui tu es et ne veux pas le savoir : est-ce Toi ou seulement Son apparence ? mais demain je te condamnerai et tu seras brûlé comme le pire des hérétiques, et ce même peuple qui aujourd'hui te baisait les pieds, se précipitera demain, sur un signe de moi, pour alimenter ton bûcher. Le sais-tu ? Peut-être. »¹

Nous connaissons tous des systèmes de morale et d'éthique. En général on s'entend pour dire que certaines choses sont bien et certaines autres sont mal. Tuer est mal, aider est bien, etc. Il n'y a vraiment rien de neuf là-dedans... On sait aussi que ces systèmes connaissent des modifications dépendamment des époques et des mœurs des sociétés. Certaines réflexions sur l'éthique et la morale présentent cependant le bien et le mal comme des valeurs neutres et relatives, c'est-à-dire que dépendamment des circonstances, elles sont à peu près interchangeables. Ce point de vue exige néanmoins de se placer dans une position idéale extérieure au monde, voire métaphysique, et cette position ne peut être humainement atteinte que par la possession du savoir ou du pouvoir, ou des deux à la fois. Quand Peter Sloterdijk aborde la figure du Grand Inquisiteur en citant le « poème rêvé » par Ivan Karamazov, c'est en partie pour démontrer l'existence et les effets de cette position.

Après avoir constaté l'impossibilité d'aimer son prochain en raison de la laideur du vrai « visage humain », Ivan Karamazov dénonce l'impossibilité pour l'homme de reproduire l'amour christique parce que nous ne sommes pas des dieux. Nous leur sommes semblables, mais il nous manque l'immortalité qui serait une condition de possibilité d'un tel amour. Il dénonce également le fait que l'on se serve de Dieu pour faire avaler à peu près n'importe quoi à l'homme. Il dénonce enfin l'absurdité de la conception voulant que la cruauté soit nécessaire afin que l'homme soit en mesure de distinguer le bien du mal. Cette absurdité lui apparaît en raison de l'injustice qu'est la souffrance des enfants. Cette souffrance serait supposément justifiée dans la mesure où elle fait partie du processus menant à l'harmonie éternelle entre les hommes. Mais pour Ivan, l'harmonie universelle et éternelle ne vaut rien si même les innocents

¹ DOSTOÏEVSKI, Fédor, *Les Frères Karamazov*, Paris, Éditions Gallimard, Collection *folio classique*, 1997, p.349.

doivent passer par l'enfer pour y arriver. Jésus serait le seul être qui aurait eu la capacité de tout pardonner parce qu'il a « versé son sang innocent pour tous et pour tout »². Sur ce, Ivan rêve un poème présentant ce que pourrait être le retour de Dieu, tel qu'il a été annoncé au moment du jugement dernier, dont nul, pas même son Fils, ne connaît la date et l'heure. Il situe donc le retour de Dieu lors de la période de l'Inquisition espagnole.

Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, c'est-à-dire les sept trompettes, l'ouverture du ciel, les éclairs, les voix, le tonnerre, le tremblement de terre et la grêle, Dieu se contente d'envoyer encore une fois son Fils, le Christ, et ce, sans que celui-ci ait les attributs saisissants qui seront les siens lors du jugement dernier. Il revient comme il était lors de sa *vie publique*, mais tous le reconnaissent quand même. Après avoir fait un miracle, soit le fait de ressusciter une enfant d'entre les morts, celui qui semble être le Christ est arrêté par l'homme détenant alors le pouvoir, soit le cardinal Grand Inquisiteur. Sloterdijk, afin d'introduire sa thèse, va insister sur le fait que ce Grand Inquisiteur n'est pas vraiment un représentant de l'Inquisition du 15^e et du 16^e siècle, mais plutôt une version de celui-ci doté d'une conscience du 19^e siècle. Il est un homme d'État qui représente le conservatisme politique cynique. Dans la citation que j'ai faite au départ, l'Inquisiteur annonce au Christ qu'il va le faire tuer et que la foule voudra sa mort.

On pourrait croire que tous (ou à peu près), bien qu'un peu inquiets de leur sort, seraient heureux de revoir Jésus, ne serait-ce que pour réparer le tort passé, mais il n'en va pas ainsi. Les principales accusations portées contre lui relèvent d'une supposée incompréhension de la véritable nature humaine et ces accusations proviennent de ceux qui le représentent sur terre.

Selon Sloterdijk, Dostoïevski présente un Jésus particulier dans *Les Frères Karamazov*. Il suggère que celui-ci n'est pas celui qu'on nous présente habituellement dans les textes bibliques, mais plutôt une fiction de ce qu'il pourrait être à travers l'esprit du personnage de Judas, c'est-à-dire un homme qui en demande trop à l'homme. La trahison devient alors plus facilement compréhensible et est, aussi tordu que cela soit, en un sens, justifiée. Cette vision installe le doute voulant qu'il y ait eu des raisons de se *débarrasser* du Christ et qu'il y en a peut-être encore. Le texte présente une image de l'homme comme vil et ayant un besoin naturel de soumission. Les trois tourments de l'humanité seraient le contentement des besoins physiques, le motif de vivre et la recherche d'une communauté harmonieuse. Ne répondant pas à ces tourments, mais ayant plutôt tendance à les aggraver, la liberté qui aurait été offerte par le Christ aux hommes est considérée comme trop lourde à porter et l'homme l'échangerait volontiers contre un simple bout de pain. Le Christ n'aurait donc pas su être un *politique*, il n'a pas compris le besoin de

² *Ibid.*p.344.

domination de l'homme, sa véritable nature, son intérêt à long terme. Mais en quoi consiste la liberté proposée par le Christ ?

Cette incitation à la liberté se dessine à travers certains épisodes de la vie de Jésus comme celui de la tentation au désert et celui de la crucifixion. Les trois forces qui peuvent subjuguer l'esprit humain seraient, selon Ivan Karamazov, le miracle, le mystère et l'autorité. Jésus, en endurant certaines souffrances, veut montrer aux hommes à se libérer de la nécessité d'au moins deux de ces composantes pour accéder à la foi qui trouve source dans le mystère. Il veut que les croyants aient une foi libre, qui n'ait pas besoin d'appui dans le réel. La tentation au désert viserait donc à démontrer que Jésus, tout comme celui qui acceptera ses préceptes, est libre de toute attache, qu'il peut renoncer à la nourriture du corps pour d'autres visées. Le moment où il refuse de sauter dans le vide correspond à la volonté que l'homme n'ait pas besoin du miracle pour croire. Le refus de l'offre de régner sur tous les royaumes du monde est, quant à lui, un refus d'exercer le pouvoir. S'il était descendu de la croix alors qu'on le défiait de le faire, cela aurait entraîné une croyance de l'ordre de la « servilité terrifiée » plutôt qu'une foi libre. Il y a donc renoncement à l'imposition de l'autorité et conservation du mystère à travers la foi sans appui.

Les trois propositions faites dans le désert par le démon seront le miracle lui-même pour le Grand Inquisiteur, car elles sont à la fois un résumé du passé de l'humanité et une prédiction de son futur. Elles résument toutes les contradictions insolubles de la nature humaine. Elles sont la preuve qu'il existe un Esprit éternel et absolu, mais qu'il n'est peut-être pas celui que l'on croie. Le Grand Inquisiteur affirme en quelque sorte que l'Église est passée du côté du diable depuis bien longtemps, qu'elle a accepté ses offres afin de maîtriser les hommes et d'étendre son empire sur le monde entier. Ses représentants ont réinstauré l'ordre du miracle, du mystère et de l'autorité afin d'étendre leur empire. Ils se seraient donc en quelque sorte permis de *corriger* l'œuvre du Fils de Dieu.

C'est parce que très peu de gens ont le courage de la liberté, qu'ils lui préfèrent le confort et la sécurité, que le Grand Inquisiteur croit qu'ils doivent être dominés. Cela devient possible en se servant des valeurs données au bien et au mal par l'intermédiaire de la figure de Jésus, en le faisant en son nom. Le tout est en effet une opération de rhétorique se servant des moyens du Christ, mais en possédant une tout autre vision de l'homme, une fin différente. En s'affirmant comme disciples du Christ, les dirigeants de l'Église peuvent également régner en son nom. Ils ont donc instauré une impression de liberté. Cette instauration s'est faite par l'imposition à tous d'une religion qui se voulait libre, tout en conservant son discours de liberté. C'est donc la religion en tant qu'Église, en tant qu'analogie de l'État, en tant qu'institution, qui condamne Jésus.

L'institutionnalisation moderne s'appuierait effectivement, selon Sloterdijk, sur le fait qu'une tromperie consciente serait nécessaire pour maintenir la structure en place. Les hommes de religion

catholique font donc le contraire de l'enseignement du Christ, mais ils le font en son nom. Ils parlent le langage chrétien, mais ils servent en fait le système des besoins qui conduit à la domination des hommes. Plus le système est répressif et plus il faut user de la rhétorique de la liberté. Par le fait même, on élimine toute possibilité de révolte. Celle-ci se trouve intégrée dans le système. Passer un pacte avec le diable correspondrait donc dans cette optique au fait de devenir « réaliste », voire cynique.

Le point de vue du Grand Inquisiteur ne représente cependant pas nécessairement le mal en soi. Il consiste à rendre l'idée du mal acceptable en autant qu'il ait une bonne fin. Et en effet, la manipulation est faite dans l'optique du *Bien*. Par l'entremise du pouvoir et du savoir, il espère arriver à une harmonie universelle où les hommes seront dominés, mais se croiront libres parce qu'ils ont choisi la *vraie* foi. Ce projet a pour but de sauver tous les hommes et non pas seulement les élus comme cela aurait été le cas dans l'optique du jugement dernier. Elle se rapprocherait donc davantage d'un véritable amour de l'homme que celui trop exigeant du Christ. Lorsque cette harmonie sera instaurée, les rares personnes, celles représentant le pouvoir et le savoir, qui connaîtront la distinction entre le bien et le mal, seront considérées comme des martyrs qui souffrent pour que l'ensemble de l'humanité soit heureuse. Ils feront le sacrifice d'eux-mêmes à cette fin.

Cette association du malheur avec la connaissance du bien et du mal n'est pas nouvelle du tout. On connaît, bien entendu, l'épisode du péché originel dans lequel, après avoir goûté le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, Adam et Ève sont condamnés à l'errance de par la terre, au travail et à la souffrance. La souffrance serait nécessaire pour que l'on soit en mesure de distinguer le bien du mal. L'homme préférerait cependant le pain et la mort à la liberté de discerner le bien du mal, car celle-ci est trop lourde à porter. Le libre-arbitre, la possibilité de choisir est ressentie comme un fardeau. Cette liberté, étendue aux Chrétiens à travers la capacité de « lier et de délier », fut d'abord donnée à Pierre tel que mentionné dans Matthieu 16, 18-19. Ivan Karamazov fait effectivement dire au Grand Inquisiteur qu'en nous donnant son œuvre, le Christ nous a donné le pouvoir de lier et de délier, qui serait associé à la capacité de juger, soit celle d'interdire ou de permettre, donc de légiférer, d'inclure ou d'exclure un membre de la communauté chrétienne. L'Église est donc en mesure et est justifiée de juger sur terre tout comme Dieu le fait dans les cieux. Ivan Karamazov identifie cette liberté de connaissance et de pensée à ce qui a conduit à « l'indépendance, la libre pensée et la science », mais celles-ci auront égaré l'homme « dans un tel labyrinthe, mis en présence de tels prodiges, de telles énigmes »³, que soit il se détruira lui-même, soit il se traînera aux pieds d'un maître pour être sauvé. C'est ce rôle de maître que le Grand Inquisiteur et les siens veulent occuper.

³ *Ibid.*p.360.

Dans le poème d'Ivan, Jésus ne peut pas parler. On lui intime de se taire et il ne semble pas avoir vraiment envie de parler de toute façon. S'il le faisait ses paroles seraient reçues comme révélations, c'est-à-dire qu'elles ne pourraient être contestées et seraient perçues comme un amoindrissement de la liberté autrefois donnée. Selon Chestov, de nouvelles révélations sont inadmissibles pour les hommes parce qu'elles entraîneraient nécessairement une seconde direction historique, mettant par le fait même en péril la première, celle qui va du passé vers l'avenir. Il m'est cependant difficile de déterminer en quoi consisterait cette « seconde direction historique » dans la mesure où je ne sais pas de quelle teneur seraient ces révélations. Elles supposeraient cependant probablement l'écroulement de l'Église qui serait alors démasquée.

De secondes révélations impliquent l'existence d'une vérité encore cachée. Chestov dit en ce sens que la vérité ne peut qu'être révélée. Le fait de la formuler par la voix de la raison la tue :

« Dès que nous voulons dévoiler le mystère, ou bien utiliser la vérité, c'est-à-dire faire voir le mystère à tous et rendre la vérité universelle, nécessaire, si même nous sommes guidés par le désir le plus noble, le plus élevé, celui de faire participer le prochain à notre science, de répandre les bienfaits de celle-ci sur l'humanité entière — nous oublions immédiatement tout ce que nous avons entrevu lorsque nous étions « hors de nous-mêmes », en extase, et nous commençons alors à voir comme tout le monde et à prononcer les paroles dont tout le monde a besoin. Cette logique qui transforme miraculeusement les impressions individuelles, inutiles, en une expérience d'une utilité générale, et qui crée ainsi l'ordre solide, immuable, nécessaire à notre existence, cette logique — qui est la raison — tue le mystère, la vérité »⁴.

Chestov effectue clairement ici une critique de la raison, mais au nom de quoi ? Il semblerait que ce soit en faveur de la foi, mais celle-ci n'est atteignable que par l'individu et est incommunicable. Il faut donc chercher ailleurs le moyen de mettre la vérité à jour.

La conception présentée par Sloterdijk rappelle bien sûr le livre de Nietzsche *Par-delà bien et mal*. Ce livre affirme que la fausseté d'un jugement n'est pas nécessairement une objection contre lui. Il faudrait plutôt regarder comment ce jugement est « apte à promouvoir la vie, à la conserver, à conserver l'espèce, voire à l'améliorer »⁵. Renoncer aux jugements faux correspondrait donc au fait de nier la vie. Ce fait, celui de reconnaître la « non-vérité » comme la condition de la vie correspond au fait de se situer « par-delà bien et mal ». Il affirme que les intentions, qu'elles soient morales ou immorales, sont le germe de toute philosophie. On se serait donc servi, dans l'histoire de la philosophie, de la connaissance comme

⁴ CHESTOV, Léon, *Les révélations de la mort*, Paris, Éditions Plon, Collection *cheminements*, 1958, p.101.

⁵ NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà bien et mal*, Paris, Éditions Gallimard, Collection Folio/essais, 2001, p.24.

d'un simple instrument, un moyen, et non pas comme une fin. Considérant que tout instinct aspire à la domination, les philosophes philosophent donc pour se donner eux-mêmes, leur système, comme fin ultime. Nietzsche critique cependant les intentions comme base du jugement moral parce qu'elles ne sont qu'une surface. Selon lui elles servent toujours d'autres motifs inconscients. Les intentions apparemment bonnes peuvent donc se révéler mauvaises. Il dit également qu'il faut abandonner l'idée de sacrifice en faveur du prochain, qu'il faut plutôt se méfier de ceux qui adoptent cette position parce qu'elle est trop séduisante, pour celui qui l'adopte comme pour celui qui la regarde. Il n'aurait donc pas été d'accord avec le point de vue du Grand Inquisiteur. Il y aurait davantage de liens à faire, mais cela exigerait un tout autre travail.

Le savoir et le pouvoir seraient ce qui mène à ce qui peut être nommé le « par-delà bien et mal ». Chestov dit qu'il faut renoncer au pouvoir pour atteindre le bien. Il affirme cependant en même temps que si on supprime les lois morales tout se confondra, que « l'idée même du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur s'appuie sur l'existence d'un cadre immuable, éternel »⁶. Si l'on supprime ce cadre, si l'on se place « par-delà bien et mal », cela conduit, selon Sloterdijk, à une vision apparemment tragique, mais en fait cynique du monde. Lorsque l'homme en est là, lorsqu'il y a interchangeabilité du bien et du mal, la possibilité d'être cynique apparaît. Il faut alors faire usage d'une liberté amoral pour arriver à une vue lucide. Cela suppose qu'il faut déduire les institutions politiques à partir de la nature de l'homme et non pas projeter un système politique idéal. Cela me semble conduire à un genre de stagnation pour l'humanité, à un nivellement de l'esprit vers le bas.

Dans l'optique du Grand Inquisiteur, il faut se placer « par-delà bien et mal » pour atteindre la vérité et celle-ci est supérieure à la morale. C'est ce qui donne bonne conscience à ceux qui commettent des actes vils en pensant à l'avènement de la vérité. Le Grand Inquisiteur est donc un esprit utopiste à la fois amoral et hyper moral. Dans sa conception, la souffrance devient une fonction du progrès et il devient également possible de tuer avec l'approbation de la loi. Tromper les masses au nom de la vérité n'y comporte aucune réfutation possible. Cette vision conduirait, selon Sloterdijk, au modernisme au sein duquel la conscience devient un facteur subjectif, un produit historique qui n'est plus tout à fait étranger au monde, à la réalité extérieure, mais en est plutôt une partie. Il n'y alors plus de possibilité de fonder un système moral transcendant parce que les moyens et les fins deviennent confondus. Il y a alors deux catégories de consciences, celles des naïfs qui doivent être dominés et celles de ceux qui pensent « par-delà bien et mal ». Le Grand Inquisiteur ferait partie de cette deuxième catégorie, c'est-à-dire celle des manipulateurs.

⁶ CHESTOV, Léon, *Les révélations de la mort*, Paris, Éditions Plon, Collection *cheminements*, 1958, p.36.

Dans le poème, à la fin de la conversation, Jésus, qui n'a pas dit un mot, se lève et embrasse le Grand Inquisiteur avant de s'en aller. On se rappelle, bien entendu, du baiser de Judas qui devait désigner celui qui doit être arrêté... Ce qui doit être arrêté ici est cette confusion quant à la nature et l'importance des moyens et des fins qui résulte d'une position de pensée comme celle du Grand Inquisiteur. Son cynisme est un cynisme des fins, associé à un moralisme des fins. Il projette un but éloigné et tous les moyens, peu importe leur nature, seront acceptables pour l'atteindre. Sloterdijk dénonce également le fait que les cyniques modernes ont une ambition pervertie. Ils espèrent atteindre le pouvoir grâce à une conception du monde qui méprise et déroge aux conventions morales sous prétexte d'une *meilleure* connaissance de la nature humaine.

Sloterdijk suggère que le kynisme antique aurait rejeté cette position. Le kynisme est une philosophie associée à Diogène de Sinope. Elle vise à un détachement des besoins, à la reconnaissance qu'il n'y a pas de fin supérieure aux autres dans l'existence humaine. L'impulsion kynique était aussi présente en Jésus, à travers son détachement de tous les supposés besoins de l'homme tels qu'illustré dans son offre de liberté. On pourrait donc, selon Sloterdijk, enrayer le cynisme par le kynisme et non pas par la morale. Il faut, pour ce faire, que l'on renonce à l'idée du bien comme un but repoussé dans un temps lointain et que l'on se concentre plutôt sur ce qui est là, donc atteindre un cynisme des fins en laissant tomber le moralisme des fins. Il faut donc redonner de l'importance à la vie, à l'existence, et moins à l'imagination de ce qu'elle devrait être.

Bibliographie

CHESTOV, Léon, *Les révélations de la mort*, Paris, Éditions Plon, Collection *cheminements*, 1958, 210 pages.

DOSTOÏEVSKI, Fédor, *Les Frères Karamazov*, Paris, Éditions Gallimard, Collection *folio classique*, 1997, 990 pages.

NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà bien et mal*, Paris, Éditions Gallimard, Collection *Folio/essais*, 2001, 248 pages.

SLOTERDIJK, Peter, *Critique de la raison cynique*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1987, 670 pages.